
Trouée adolescente et ici en deux...

Ouverture d'un espace clinique

dans l'écart d'une affirmation équivoque

Antoine MASSON, le 9 octobre 2009

1. <i>Adolescence</i>	2
2. <i>Dialogue avec la phénoménologie à la limite de Henri Maldiney</i>	4
2.1. Le pli événemential - Événement-avènement.....	4
2.2. la relation clinique comme dépli dramatique du pli événemential.....	8
2.3. Dans le pli événemential : le « là » est un « ici-en-deux ».....	10
3. <i>De l'ici-en-deux à la reprise de l'existence avec Jérémie</i>	13
3.1. Le diagnostic.....	13
3.2. Orbe de la dramatique de l'appel.....	16
3.3. Une butée qui se fait point d'originarité.....	19
3.4. Pour une éthique de la clinique face à l'ici-en-deux.....	21

Je débiterai mon exposé en proposant en quelques grandes lignes une conception de l'adolescence. Mon hypothèse consiste à considérer l'adolescence comme l'événement de soi-même – le surgir d'une étrangeté dans laquelle devenir soi en l'existant — ou plus précisément une initiation à soi-même et au monde. Il s'agirait en quelque sorte d'un retour vers le fond pour exister à nouveau à partir de là où le monde n'est pas encore advenu comme ce qu'il aura à être, à partir de là où l'existant que je suis appelé à être ne peut qu'à peine s'envisager dans les limbes.

Il s'agira ensuite de suivre ensemble quelques points d'un dialogue entretenu entre une recherche sur l'adolescence comme événement et les apports conceptuels et cliniques de la phénoménologie et de l'analytique existentielle. Bien sûr une sensibilité préalable avait été pour moi aiguisée par la fréquentation des apports quant à la psychose et la saisie des modalités de monde (Binswanger, Tatossian, Blankenburg, etc...) Cependant, afin de déployer une pensée et une clinique spécifique du moment adolescent, il s'agissait plutôt d'établir un dialogue avec la marge et les points limites, un branchement avec une phénoménologie et/ou analytique existentielle ayant été poussée vers sa limite et en prise aussi bien avec la poésie (Hölderlin, Celan, André du Bouchet...) et la littérature (Hoffmann) qu'avec l'épreuve de la clinique. En vue de déployer ce dialogue et ses enseignements, je prélèverai dans la démarche de Henri Madiney.

Nous poursuivrons en actualisant ces enseignements à travers une séquence clinique, celle d'une interlocution avec un jeune au péril de l'ici en deux.

1. Adolescence...

En première approximation, disons que l'adolescence est une interruption du cours ordinaire grâce à laquelle, ou au péril de laquelle, il s'agit d'effleurer le mystère de soi-même pour y trouver la source d'une existence qui ne sera autre que la sienne tout autrement ressaisie. Autrement dit, l'adolescence est une véritablement rencontre de soi-même comme étranger.

La clinique de l'événement adolescent s'attache tout particulièrement à saisir le moment de suspens où l'effet de la déliaison et l'ouverture de possibles sont indiscernables l'un de l'autre selon des critères empiriques. Elle part de *ce qui arrive* en rupture du prévu ou déjà connu, son défi est de produire une pensée de ce qui n'a pas encore été pensé, et qui s'impose comme une trouée au travers de la pensée acquise.

L'actualisation d'un tel événement se présente comme un « moment » — le « moment adolescent » — qui, comme tout moment, comprend trois strates de signification repris dans le dictionnaire de philosophie Lalande.

Tout d'abord un laps de temps, de durée variable, séparé et en rupture de l'écoulement temporel, ce que le poète André du Bouchet nomme une « fraction du temps ».

Ensuite, comme l'indique l'étymologie de *momento* qui provient de la contraction de *movimento*, le moment est une puissance de mouvoir telle qu'elle s'actualise en un point immobile, du fait de la présence de causes plus ou moins distantes. En mécanique, le *moment de force* généré en un point par une force environnante est mesuré selon un vecteur orienté — perpendiculaire et de sens dextre par rapport au plan déterminé par le vecteur de force et le point considérés — dont la grandeur est égale au produit de l'intensité du vecteur de force par la distance du point à la direction de celui-ci.

Dans la suite des apports de la psychanalyse freudienne, l'introduction de la notion de pulsion exige, afin de la rendre adéquate à désigner ce qui saisit un corps subjectif, une nouvelle adaptation de la notion de *moment* : il s'agit de le concevoir comme la puissance, imprimée en un point, générée par cet être mythique qu'est la pulsion. Un *moment pulsionnel* aurait pour caractéristique étonnante que sa puissance ne s'épuise ni dans la réalisation du mouvement.

Dans l'espace du poème, la puissance de saisissement originaire consiste aussi en un *moment* qui se déclare *moment de réel*, une puissance de l'impossible conjonction, impossible à capter, manifestation des racines obscures qui nous causent et nous accompagnent. Pour le poète Jean-Paul Michel ce moment le « *plus réel* » se tient dans la fulgurante conjonction du hasard et du feu : « *Ce qui, au bout de ce presque demi-siècle de hasard et de feu se sera révélé à moi comme le plus réel est justement cela — que le plus réel est ce Hasard, et ce feu. Je ne vois pas qu'on le puisse appeler autrement que sacré. Si profane veut bien dire calculable et calculé, sacré ne désigne rien d'autre que l'incalculable réel. Mais lui donner seulement cela, c'est déjà tout lui donner. C'est devant lui qu'il faut tenir* »¹

Enfin, troisièmement, la notion de *moment* désigne « *chacune des phases qu'on peut assigner dans un développement quelconque (transformation matérielle, processus psychique ou social, dialectique)* », *phase* étant à considérer ici au sens fort d'un acte constituant pour le

¹ Michel Jean-Paul, *Difficile conquête du calme, suivi de Trois lettres sur la Poésie* «& de Trois poème, Joseph K., 1996

processus dans lequel elle s'inscrit. Ainsi, selon Hegel « le “*moment dialectique*” est la force qui nous renvoie de l'idée à son contraire, et par suite seulement, l'étape du progrès qu'elle entraîne, tant dans la pensée que dans la réalité » ; et selon Taine, « le “*moment*” est une cause en tant qu'une phase qui détermine la suivante, ou plutôt encore, ensemble du développement accompli en tant qu'il détermine le développement futur »². Le *moment adolescent* est cette phase singulière où le développement accompli fait sentir ses effets afin de déterminer, en se nouant à l'acte du présent, le développement qui s'en suit. Et ce n'est pas tant à partir de ce qui précède et de ce qui suit que se détermine une telle phase, c'est au contraire à partir de celle-ci comme acte de transition que se constituent en retour les deux pans du révolu et de l'à venir, tenus ensemble comme séparés grâce à la charnière du présent, elle-même marquée et animée par l'acte d'un sujet. Le *moment adolescent* s'avère ainsi une métamorphose et un accès à une nouvelle réalité.

Le moment adolescent noue ainsi la « fraction de temps », la fulgurance des puissance du réel et de la source atemporelle pour inscrire la « charnière » de l'existence. Nous retrouvons là les strates signifiantes de la trouée d'adolescence : une fracture, un souffle et un jour qui relie. La trouée désigne ainsi un point parfois vertigineux qui conjoint le péril de la déchirure et la chance d'une fraîcheur, et qui convoque un engagement à réaliser dans l'espace de la clinique la conversion de l'un à l'autre.

2. Dialogue avec la phénoménologie à la limite de Henri Maldiney

2.1. LE PLI EVENEMENTIAL - ÉVENEMENT-AVENEMENT

Au-delà de toute constitution de monde et de toute dimension d'ouverture préalable du Dasein, la pensée de Henri Maldiney élabore l'originalité d'un nouage, d'un pli de l'événement-avènement, entre l'irruption d'un point d'impossible (mort) et la transpassibilité comme capacité d'accueillir cet imprévisible et l'ouverture de nouveaux possibles (naissance), la transpassibilité étant alors la transformation de l'existence, le tissage d'une nouvelle réalité possible à partir du surgir.

Le premier temps de l'événement est donc surprise inouïe, elle ne s'inscrit dans aucun projet constitué d'existence, l'existant n'y est nullement accordé par avance. Au regard de la situation dans laquelle il survient, l'événement se présente donc proprement comme une impossibilité, un trou du monde. Sous le choc de l'événement, la disposition antérieure des choses apparaît tout à coup dispersée et tout est donné dans une «*toute neuve appréhension*,

² Repris de Lalande A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1926, p. 645

une appréhension sauvage » qu'a ressenti Pasternak lorsque « *en [lui], totalement à [son] insu, fondait et se brisait un monde qui, la veille encore, [lui] paraissait à jamais inné.* »³

Saül, un adolescent de 13 ans, témoigne à sa façon d'une telle expérience impossible qui l'exile de lui-même, lorsqu'une attraction étrange et irrésistible vient briser la bulle de son enfance : « *Dans mon petit monde, j'étais moi, sans aimer les femmes. Il y avait des ci et des ça, et chaque chose avait sa place. ... Mais quand j'ai ressenti ce truc avec les femmes, ça m'a fait un choc ... je ne voulais pas sortir du petit monde, mais ce truc ça me change, ça me sort complètement de ma personnalité et de mon monde ! ... Hop ! sortir du petit monde !* ». Alors qu'il se trouve dans son petit monde, il voit « *un machin attirant* », « *c'est embêtant ! très embêtant !* », cela vient faire éclater le monde clos de l'enfance et disperser l'ordonnance « *des ci et des ça...* ». Saül repère le caractère absolu de cette expérience du présent qui s'impose et déchire la trame temporelle liant naturellement l'avant et l'après : « *ce qui m'arrive n'est pas un passage, c'est une trouvaille ! J'ai trouvé un cul de sac dans ma pensée et je ne sais pas en sortir: tout le reste est annulé !* » La trouvaille, bien réelle, survient en rupture avec toute tonalité affective susceptible de l'accueillir ; elle survient avant d'être pensable ou possible.

Selon Maldiney, « *Le réel précède le possible y compris mon propre pouvoir-être.* »⁴. Le « *réel* » désigne ce point singulier de surgissement événementiel, ce « *monstre ou miracle d'étonnement* » sous le choc duquel l'identité familière se défait; le « *possible* » désigne le pensable et la réalité qui s'ouvrira dans les suites de ce surgir singulier.

Pour rendre compte de la possibilité d'accueil de la surprise événementielle, Maldiney forge le concept de *transpassibilité*, selon lequel nous sommes passibles de l'imprévisible : « *La transpassibilité est la capacité infinie d'ouverture de celui qui est là "attendant, attendant, n'attendant rien" [...] L'événement [...] ayant toujours un tout autre visage, la transpassibilité, dans laquelle je suis exposé, exclut toute tentative de ramener [le surgissement événementiel] à une expression déjà mienne — au contraire, la transpassibilité implique que je m'envisage à ce surgissement pour en recevoir mon propre visage.* » Ce n'est que de nous envisager face à ce quelque chose surgit en rupture que nous trouvons notre propre visage, que nous nous exposons à nous-même sous un autre horizon: « *Dans la transpassibilité nous nous exposons à l'horizon du hors d'attente, d'où tout arrive, et tel qu'à l'exister nous nous arrivons nous-mêmes.* »⁵

Le poète André du Bouchet exprime la manière dont la poésie assume une telle transpassibilité en vue d'une métamorphose

la poésie n'est qu'un certain étonnement devant le monde et les
moyens de cet étonnement

³ Pasternak, *Sauf-conduit*, Gallimard, Paris, 1989, p 24

⁴ Maldiney, H., *Penser l'homme et la folie, A la lumière de l'analyse existentielle et de l'analyse du destin*, Jérôme Millon, Grenoble, 1991, p 400

⁵ Maldiney, H., *ibidem*, p 124

Notons bien que la transpassibilité ne désigne aucun labeur soucieux, aucune intentionnalité préalable ; elle est une disposition insouciant à accueillir ce qui ne s'attend pas et se présente comme une grâce: « *La transpassibilité est sans souci , elle implique l'insouciance.* » Cependant, cette insouciance est grave et périlleuse ! La réceptivité à l'événement implique en effet la dissolution de la trame familière du monde constitué dans lequel nous vivons. Nous nous retrouvons alors à nouveau au point zéro de nous-même et ce retour à l'originnaire est, selon la formule de André du Bouchet: «*meurtrier de la figuration* »⁶. S'il est urgent d'y faire face quand cela a lieu, on ne peut pas dire qu'il soit souhaitable: « *il n'est pas souhaitable de retrouver ce point originnaire, parce qu'une fois notre langue acquise, il ne se retrouvera qu'au prix d'une cassure réitérée de la langue — ou de soi ...* »⁷ Ce surgissement renvoie à «*la terrible aurore* » que saisit Baudelaire dans le poème *L'irréremédiable*.⁸

L'événement ne peut donc pas se limiter à cette pure réceptivité à ce qui surgit et annule notre monde. La transpassibilité, accueil de l'impossible, doit se penser d'emblée comme conjointe à l'ouverture de nouvelles possibilités: l'événement ne sera effectif que de donner lieu à un continuer *tout autrement* , en effectuant une transformation de l'existence. La *transpassibilité* désigne cette transformation de l'existence ouvrant le possible à partir de l'impossible mis en place. Face à l'événement il ne s'agit pas de réparer la brèche mais bien d'inventer une nouvelle capacité d'exister: «*Un existant est contraint à l'impossible, c'est-à-dire d'exister à partir de rien* » et « *Le surgissement événementiel ne devient [réalité ou effectivité] que par la transformation du monde qui s'en suit.* »⁹ La transpassibilité est possibilité de transformation de l'existence imposée par le surgissement événementiel; la réalité nouvelle se fraye en quelque sorte sur une béance, puisque l'événement, envisagé depuis l'ancien monde, n'a d'autre réalité que l'impossible.

L'événement-avènement désigne un point limite et paradoxal conjuguant en lui-même le surgissement imprévisible d'un impossible, son accueil dans la transpassibilité, la transformation forcée de l'existence. Alors se réalise la transmutation du point d'impossible, singulier et local, en un déploiement de nouvelles possibilités affectant l'ensemble de la situation. L'acte propre de l'événement-avènement trace un praticable, arqué au dessus de l'abîme, tendu entre l'impossible et l'ouverture du possible.

Ainsi pensé, l'événement ne se situe ni dans une trame temporelle préétablie déterminant une continuité, ni dans un monde constitué. C'est au contraire à partir de l'événement que s'ouvre un monde: «*l'événement ne se produit pas dans le monde, mais le monde s'ouvre à chaque fois à partir de l'événement. L'événement est jet du monde.*»¹⁰. De même l'événement

⁶ du Bouchet, A., *pourquoi si calmes...*, Fata Morgana, 1996, p 30

⁷ du Bouchet, A., *Tübingen, 22 mai 1986*, Mercure de France, Paris, p 70

⁸ voir du Bouchet, A., *Baudelaire irréremédiable*, Deyrolle, Paris, 1993, p 31

⁹ Maldiney, H., *ibidem*

¹⁰ Maldiney, H., *Penser l'homme et la folie, A la lumière de l'analyse existentielle et de l'analyse du*

interrompt la compacité du temps, il est une trouée du temps sur laquelle le temps reprend autrement ; c'est à partir de l'événement que peut se déterminer un temps d'avant et un temps d'après, l'événement est (re)commencement au temps zéro à partir duquel se compte le temps d'avant et le temps d'après, ceux-ci ne s'articulent que du point de l'événement et de l'acte du sujet qui s'en soutient. L'événement est un acte qui noue ainsi deux temporalités hétérogènes, sans recours à l'assurance d'une métatemporalité entre l'avant et l'après.

Face à la puissance de l'événement qui est « l'abrupt d'une métamorphose de l'existence et de ce à quoi elle a ouverture : d'une métamorphose de la réalité », je suis radicalement exposé, ce qui « exclut toute tentative de le ramener à une expression déjà mienne — elle implique au contraire que je m'envisage à lui pour en recevoir mon propre visage. Cela veut dire qu'ici la réponse précède et ouvre l'appel. L'incapacité d'accueillir vient d'une fermeture à l'événement, au nouveau. Le nouveau n'est pas destinal. Ce rien d'où l'événement surgit, l'événement l'exprime lui-même par son originalité. L'ouverture à l'originale (non à l'originel), la réceptivité accueillante à l'événement, incluse dans la transformation de l'existant, constitue sa transpassibilité. »

Nous ne reprendrons pas comment Henri Madiney précise qu'elle « fait défaut dans la psychose », ce qui rend compte de « la perte de la possibilité ». « Le mélancolique est incapable d'accueil et de rencontre, les choses dit-il ne viennent pas à lui. » « Le maniaque se soustrait sans cesse à l'accueil en devançant tout instant où quelque chose risque d'arriver. Quant au schizophrène, c'est lui qui nous a conduit à la découverte de la béance où tout événement est d'avance englouti. Dans la schizophrénie il n'y a plus d'événement sauf celui unique et non transformé, dont son existence est un ressassement, et qui se démultiplie sans cesse en lui-même. Ses rapports avec l'autre de lui-même qui l'exproprie de ses aîtres sont des rapports cristallisés à qui parfois le délire ménage un espace de jeu, enfermé dans ses parenthèses. Mais tous manifestent une tension désespérée en direction d'une impossible ouverture. »

Ce qui nous retiendra concernant l'adolescent est l'accueil de l'événement tel qu'il est en train d'avoir lieu, dans un entre-deux ou un suspens, où ne s'est pas encore ouvert un monde autre, où l'être là est en souffrance de sa transformation, comme on peut le dire d'une lettre en souffrance ayant le fil de celui qui l'adressé et n'ayant pas encore trouvé-inventé son interlocuteur. Madiney précise ainsi : « Souvent quand éclate l'ancien monde, il y a un moment d'incertitude où l'être-là est suspendu à l'événement dans la béance. Mais l'être-là se

transformant, la béance disparaît à travers elle-même dans la patence de l'ouvert, comme ailleurs et de même, le vertige dans le rythme. L'être-là s'expose à lui-même sous un autre horizon. Cet horizon n'est pas le côté tourné vers nous des choses. Il est l'horizon du hors d'attente, d'où tout arrive, et tel qu'à l'exister nous nous arrivons nous-mêmes. »

Voyons maintenant comment penser la dramatique qui se joue dans la relation clinique avec un être-là en suspens qui nous allons le voir peut se dire aussi bien un ici en deux. Voyons comment soutenir la chance de l'ouverture dans laquelle pourra se disposer l'existant et le monde.

2.2. LA RELATION CLINIQUE COMME DEPLI DRAMATIQUE DU PLI EVENEMENTIAL

Après avoir posé les dimensions du pli événemential, voyons comment celui-ci peut se « jouer » au présent de son effectuation. Si nous sommes convoqués comme cliniciens, c'est bien parce qu'il ne peut avoir lieu que dans une forme d'interlocution qui peut être en impasse dans la vie courante et requiert dès lors intervention.

Dans interlocution, celui qui reçoit l'appel est d'abord « interloqué », projeté hors tout repère de signification habituelle, avant que de pouvoir répondre. Cet enjeu Maldiney le dit avec le plus d'acuité : « L'appel à l'autre implique ... la mise en question de la significativité du monde. Quand un appel tout à coup nous saisit, nous en reconnaissons l'urgence à ce qu'il fait le vide en nous et autour de nous. Il nous coupe la parole, nous coupe de la parole ; nous sommes interdits de tout sens préalable. Cependant il nous requiert intégralement où que nous soyons et où que nous en soyons de nous, du monde et des autres. Nous sommes frappés d'inconnaissance. L'appel qui nous arrive ouvre soudain un nouveau monde. »¹¹ Voilà ce qu'il s'agit parfois de traverser en tant que thérapeute lorsque nous nous risquons à faire face à celui qui est en prise au vertige de l'événement-avènement de lui-même et qu'il s'adresse à nous, au-delà, ou plutôt en-deçà, de toute demande formulable.

Mais peut-on même affirmer que l'appel pourrait être formulé sans nous ? N'est-ce pas plutôt du fait de notre présence interloquée et répondante que l'appel lui-même aura été possible comme appel ? Placé du côté de l'adolescent en vertige sur lui-même, nous pouvons reprendre ce Henri Maldiney dit de l'appelant : « Quand inversement nous lançons un appel à l'autre nous nous adressons à lui comme à celui qui nous retourne, en le retournant, le sens de notre appel. Ce faisant il ne cèle ni ne décèle, il fait signe... vers notre secret. » L'appel ne

devient pensable que dans l'interlocution dans laquelle se tient le secret irréductible et le "faire signe" □ comme geste d'originarité de l'existant. « L'appel s'ouvre à ce "faire signe". Il ne procède pas du □ monde auquel notre projet jusqu'ici nous avait confiés, et, qui vient précisément de se dérober. Et pas davantage il ne l'appelle. Si nous voulons l'inscrire dans la mondéité du monde, il devient aussitôt appel à l'impossible. **C'est à l'être de l'autre qu'est confié ce «faire signe» à partir duquel s'ouvre mon appel.** » Et si ce qui "fait signe" dans l'appel est confié à l'autre, la réalité de celui-ci comme interlocuteur est proprement "providentielle" pour reprendre la formule de Paul Celan écrivant des poèmes tels des bouteilles à la mer dans l'espoir secret que celui qui la ramasse sur une plage du cœur en devienne le lecteur providentiel. Il y a ainsi une sorte d'abandon sans retour à l'autre dans la mesure où « L'être de l'autre est hors de mon pouvoir-être ; il ne m'appartient pas de le "possibiliser". Ce qui fait signe et ouvre mon appel fait signe vers mon être, en tant que celui-ci est irréductible au possible, y compris à mon propre pouvoir-être. »

Nous avons ainsi esquissé une interlocution radicale entre celui qui face à l'appel a le souffle coupé et l'appelant dont l'appel ne s'origine que dans un "faire signe" au lieu cet autre, ce qui détermine une exposition **radicale « au péril de l'advenir » au gré duquel se pose un horizon d'originarité.** « Dans le faire signe à partir duquel s'ouvre l'appel perce un tout autre jour... L'autre où s'allume l'appel comme un attrait qui ne donne rien et qui surgit de rien, injustifiable autant qu'irrécusable fait signe ... en ouvrant un horizon d'originarité. »

Il faut encore préciser que cet horizon « n'est pas celui d'un projet » que pourrait soutenir un existant constitué ou constituant. Au sein de cette interlocution où chacun fait signe en l'autre à travers son appel, « **[chacun] respecte en [l'autre] un fond opaque capable de [lui] renvoyer une image de [lui-même] qu'en raison de [sa] propre opacité [il] ne connaît pas. Cette opacité, cette résistance, marque de l'altérité, est aussi la marque de la réalité de l'autre.** » Voilà l'exigence de la relation clinique face à celui qui est en suspens vertigineux sur son advenir : une interlocution dans laquelle « **les partenaires ne communiquent pas face à face, les yeux dans les yeux, à moins que dans l'éclair d'une échappée latérale,... dans la zone marginale des présentations, ou rien ne se présente encore.** »

Voilà en quelque sorte le défi d'une clinique : face à « l'être perdu » disposer une interlocution où l'opacité des partenaires reste entière mais qui donne sa chance à un "faire signe" qui s'avère du même coup noué à une dialectique de l'appel et ouvrant un monde à partir de la faille. Afin d'éclairer un tel pli, Madiney déploie « **le plus extrême de l'appel,**

celui de l'être perdu... L'être perdu qui lance un appel dans l'espace vide en appelle à une présence à partir de laquelle, là-bas s'ouvre un nouvel espace qui lui confère un site. Il appelle à la transformation du monde en un autre où cesse son être perdu et avec lui son ici. Ce monde, en effet, il l'appelle à venir, à s'ouvrir, non à partir d'ici mais à partir d'un là-bas qui *n'existe pas encore* et qui seul permet l'appel. » L'interlocution serait en quelque sorte la mise en scène d'une double localisation ici et là-bas, d'une béance qui fait source et originarité d'un existant. C'est ainsi que « **l'appel est un mode d'existence pathique, ouverte à ce qui n'est pas — c'est-à-dire à la faille, néant d'entre deux mondes : celui de l'être-perdu et celui auquel l'appel s'origine : l'un qui n'est plus et l'autre pas encore. Il appelle la faille à devenir l'ouvert d'un monde.** » On ne peut mieux éclairer les enjeux du transfert à la radicalité du "moment adolescent" comme suspens entre deux mondes : il ne s'agit pas d'un lieu de réviviscence de l'ancien ou du refoulé, il s'agit plutôt d'un dispositif permettant de trouver ancrage dans l'intervalle d'un ici-en-deux, un existant retrouvant ainsi une « destination ».

2.3. DANS LE PLI EVENEMENTIAL : LE « LA » EST UN « ICI-EN-DEUX »

Comme penser l'engagement et l'éprouvé de l'un et l'autre des deux interlocuteurs dans le pli événemential où apparaît ce qui "fait signe", où se dessine un "horizon d'originarité" et où "apparaît" finalement l'être que je suis ? À la suite d'Eugène Fink, Madiney précise que « s'il est quelque chose dont l'être-là ne décide pas, c'est l'apparaître » — et nous ajouterons a fortiori notre apparaître — et alors même que l'existence s'y décide. L'apparaître — d'un chamois sur la crête — n'est pas simplement un surgir entre ciel et terre, « **ciel et terre il faut que ciel et terre eux aussi aient apparus, ainsi que l'intervalle ou l'horizon qui les séparent** » Face à l'apparition du chamois sur la crête est pure surprise ponctuée par le paysan de Vallouise « *on ne l'a pas vu venir, tout d'un coup il est là, comme un souffle, comme un rien, comme un rêve* ». L'expérience est bouleversante, l'apparition chamois ne s'inscrit pas dans une configuration préalable qu'au contraire elle annule. « Il est le point d'éclatement d'un champ d'incidence et d'accueil, le point-origine de l'espace-temps, ou plutôt de l'instant-lieu où le ciel et la terre et l'intervalle surgissent dans l'ouvert, dont il est le là. Cet événement-avènement ouvre le monde qui se trouve transformé... en lui-même, là. »

Que dire si ce qui est apparaît et ouvre le monde n'est rien d'autre que moi-même : la survenue au dehors d'une étrangeté radicale à laquelle m'approprier pour advenir en existant ? La radicalité de l'expérience tient à ce que ce monde qui s'ouvre en apparaissant et

moi en tant que advenant en l'existant sont les deux faces d'une seule et même réalité. Cette ouverture du « lieu » est un « là » qui se présente comme un « ici en deux » : face à l'apparaître et existant cet apparaître.

Un tel moment apparitionnel plonge dans ce que von Weizsäcker appelle le « doute sensible » :

Suis-je là où je vois
ou vois-je là où je Suis ?¹²

D'une alternative à l'autre « le “là” change de signe et notre rapport au monde s'inverse. La situation est sans issue. Comment sortir de cette aporie? »

Maldiney reprend que selon von Weizsäcker, « Il y a dans le vécu de l'expérience, une indécision qui ne se décide dans un sens ou dans l'autre, que par des actes de conscience ultérieurs et qui se trouve ainsi *scindée en deux* décisions de droit égal. »¹³

Mais « En vérité, soutient Maldiney, ces droits ne sont égaux que par leur égale injustice. L'abus est en effet le même dans les deux cas », que l'on choisisse l'une ou l'autre alternative, le « là » ne renvoie plus qu'à une position à l'intérieur du monde.

Il faut donc endurer le « scindé en deux » comme étant le « Là ». Le « Là », désigne alors le locatif absolu, la condition de tous les lieux et de la possibilité même d'avoir lieu.

« Sur ce « là » aucune analyse objective, empirique ou scientifique, n'a prise. Il est d'un autre ordre, antérieur à toute relation de sujet ou d'objet. Il ouvre en deçà de toute situation possible, celle qui précisément n'a pas d'en deçà et par où nous avons ouverture à l'être d'un monde lui-même s'ouvrant. Il n'est ni dans le monde, ni dans l'homme. Il est le lieu apertural de leur co-naissance.

« Dans le moment de l'incertitude sensible, « là » veut dire en effet : « *ici en deux* ». *Ici en deux* est le titre d'un poème d'André du Bouchet. Cette expression est la plus propre à définir l'écart tendu qui, en se déchirant, s'engloutit dans le jour de sa déchirure.

Mais les figures de cet ici-en-deux peuvent s'imposer de différentes manières.

- S'il est tenu poétique grâce à cette « autorité fragile de la voix » qui en mesure de disposer la « tresse de linéaments ennemis », alors nous pouvons envisager que le « en » tient le « deux », comme l'exprime Franck Ducros repris par Henri Maldiney « Ouvrant en deux

¹² Viktor von Weizsäcker, *G.K.*, p. 158; tr. fr. p. 195. 127

¹³ Viktor von Weizsäcker, *G.K.*, p. 102-103; tr. fr. p. 143

l'ici, "en" le disjoint : fendu il se fait deux, d'entre lesquels surgit ce "en" de nouveau, mais autre — qui englobe alors même qu'il fend : lien qui des deux faisant un nouvel un, se fait — mais sans limites — lieu.»¹⁴ Ainsi, lorsque la poésie peut être à la fois « l'étonnement » et « les moyens de cet étonnement » elle est capable de préserver la scission tout en la tenant ensemble comme point d'ouverture. Selon les expressions d'André du Bouchet, il s'agit aussi de « déchirure qui rive » que de « jointure qui déchire ».

- La poésie d'André du Bouchet montre également les périls de cet ici en deux, qui marque ce point meurtrier de la figuration, expose une situation où l'inhumain remonte perce dans l'humain.

... de l'autre côté

de la prairie, une matière humaine malmenée — matière sans langue — hulule

Ce qui vient au jour au travers de la déchirure de la trame prend alors les aspects inquiétants d'une animalité étrangère venue de loin, venue de l'autre côté de nous-même, venue du creux de la langue ou encore prenant la figure d'un autre. L'animal nous apostrophe, vient laper, vient crier vers nous:

ho ho ho

de l'autre côté
du ravin

tel un chien
venu laper

dans la langue
l'animal

pour apostropher
l'animal
ou frère encore

remontant crie

comme jamais animal
n'a crié ¹⁵

- Cet ici en deux peut également se manifester sous la forme de l'angoisse comme en atteste la nouvelle de L'homme au sable de Hoffmann, nouvelle qui a servi à Freud d'appui pour déployer le concept d'inquiétante étrangeté. Son essai a l'intérêt d'avoir montré que l'Unheimlich n'est qu'un Heimlich particulier, ce qui pointe déjà vers une forme d'ici-en-

¹⁴ Franck Ducros in *Prévue*, Université Paul Valéry, Montpellier n° 34, mm 1987, p. 59.

¹⁵ du Bouchet, A., *varappe IN ralentir travaux*, N° 8, printemps-été 1997

deux : l'inquiétante conjuguée au lieu du familier. En réalité si nous prenons la scène décrite dans la première :

Ah ! comment pouvais-je vous écrire dans la disposition d'esprit déplorable qui jusqu'ici a troublé mon âme ? Quelque chose de terrible est survenu dans ma vie ! Les pressentiments confus d'une destinée affreuse et menaçante m'enveloppent comme de sombres nuages impénétrables à tout rayon lumineux.

Enfin, il faut que je te confie ce qui m'est arrivé. Il le faut, je le vois bien ; mais, rien que d'y penser, un rire fou m'échappe. Ah ! mon bon ami Lothar !. Comment vais-je m'y prendre pour que tu comprennes à quel point ce qui m'est arrivé récemment a pu jeter dans ma vie un trouble aussi funeste ? Si seulement tu étais ici, tu pourrais te convaincre de ce que j'avance, tandis que tu vas sûrement me traiter d'absurde visionnaire.

Bref, l'événement épouvantable en question, dont je m'efforce en vain d'éviter les effets mortels, consiste simplement en ce que, il y a quelques jours, le 30 octobre, à l'heure de midi, un marchand de baromètres entra dans ma chambre pour me proposer ses instruments. Je n'achetai rien et le menaçai de le jeter en bas de l'escalier; sur quoi il s'éloigna de lui-même.

L'événement qui jette le trouble au delà de toute signification n'est pas la survenue mondaine du marchand que Nathanaël a pu chasser, c'est la rencontre des « instruments » dont la nouvelle précisera que ce sont des yeux disposés devant lui. Il s'agit donc d'une rencontre des plus angoissantes avec un regard qui le fait se trouver ici-en-deux. Et tout l'enjeu de la naissance sera de tenter d'exister à partir de ce grouffre ouvert entre lui et ce regard surgit en rupture de son monde. Il va tenter de s'approprier au regard à travers la situation d'interlocution visuelle avec Olympia dont le regard vide va se charger progressivement d'éclat, mais la dramatique d'advenue à l'existence comme regardant échoue dans la mesure où Nathanaël assiste à la dispute entre les deux constructeurs d'Olympia, qui s'avère être un pantin, maintenant démantibulé.

- Enfin, je propose de poursuivre en montrant comment une séquence a permis d'assister Jérémie pour passer d'une situation de vertige sur la béance à un emportement dans l'existence.

3. De l'ici-en-deux à la reprise de l'existence avec Jérémie

3.1. LE DIAGNOSTIC

Si la prise au présent dans le pli événementiel détermine celui qui y fait face dans la modalité d'un ici-en-deux, et si nous voulons établir avec lui une situation d'interlocution qui permette de laisser éclore l'originalité d'une existence renouvelée, le point de départ devra être un mode diagnostic qui saisisse un tel ici-en-deux. La formule diagnostic d'un moment adolescent comprend dès lors nécessairement un double énoncé relié dans une forme "Oxymore diagnostique", cet oxymore étant lui-même à double face : l'une qui tente de saisir la situation, l'autre le vecteur possible d'une existence en suspens.

Jérémie, embarrassé de ses gestes, hésite à parler, exprimant un état crépusculaire. Âgé de 17

ans, terminant ses études secondaires, il se déclare “blasé” par l’école sans pouvoir expliquer un tel désintérêt. Malgré qu’il sache qu’une telle désaffection “*tombe mal*”, il demeure saisi par le réel d’un “*sale ennui*”. La séparation récente de ses parents semble le laisser indifférent puisqu’en réalité, comme nous allons le découvrir, la véritable “*perte*” des parents, en tant qu’unité d’être pour l’enfant, avait déjà eu lieu longtemps auparavant. Jérémie ressent une distanciation anormale qui n’a “*rien à voir*” avec la manière dont il est attendu qu’un adolescent s’affirme : “*normalement, à mon âge on se distancie en claquant la porte ; moi, j’ai perdu mes parents, il n’y a plus de liens, plus de correspondance ; moi, je suis tellement séparé que je ne ressens pas ce dont je suis séparé.*” Il erre ainsi dans un espace de non-lieu, une séparation sans objet et une béance sans bord de réalité.

Le “décrochage neutre” se joue d’abord vis-à-vis de la mère dont il se dit “*excessivement distancié, sans paroles, ni contact ni de ressenti*”, alors que jadis il espérait d’elle une protection, “*tout est maintenant effacé*” et cela l’“*attriste au sens propre du terme*”. Pourtant, la volonté maternelle persiste comme “*une délimitation préventive à l’excès, prévoyant tout ce qui pourrait lui arriver*”, attitude ressentie par Jérémie comme “*rabaissante socialement*”. Il décide donc de “*couper les ponts*” dans “*une fuite pudique*”, un écart “*pas naturel causé par une force de répulsion presque chimique*”. Le lien est paradoxal : alors qu’il en est tellement distancié qu’il ne ressent pas la séparation, il a cependant besoin de maintenir une fuite afin de préserver son intimité contre une volonté préventive rabaissante.

Au souvenir du père, s’éveille “*la rancune !*”, “*une agressivité terrible*” qui se cristallise sur le sentiment infantile d’écrasement et de menace terrifiante ressentie durant le laps de temps qui séparait le retour de l’école et la perspective de la rentrée du père après son travail, Jérémie enfant se sentant alors “*menacé, comme dans une cage avec un prédateur*”, ne pouvant “*soupirer que quand le père était parti*”. Jérémie ressent encore les “*engueulades, punitions et cuisantes fessées*” administrées par ce père perçu alors comme un être “*méchant, destructif, capricieux et cyclothymique*”. De la présence du père, Jérémie ne conserve que “*des clichés froids*” à l’exception d’“*une seule chose chaude : le bout rouge du cigarillo lorsqu’il fume et s’affale dans le fauteuil dans le noir*”, métaphore à la fois minimale, froide et brûlante¹⁶. Au-delà de la rancune et de la terreur, le père ne laisse aucune

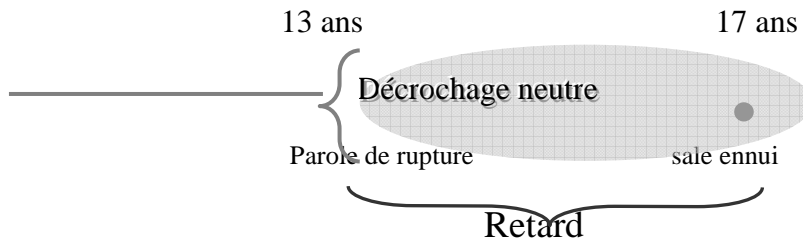
¹⁶ De cette menace brûlante, il serait possible de donner une interprétation sexuelle et œdipienne, telle que la crainte face à la jouissance du père qui pourrait le pénétrer ; nous n’avons cependant pas privilégié de tels contenus d’interprétation, soucieux plutôt de garantir à Jérémie la possibilité de se tenir et de se préserver lui-même.

trace vivante pouvant servir d'appui ; pourtant, Jérémie décrit le physique de son père comme étrangement semblable au sien : “ *grand, mince et sec* ”, attestant d'une identification charnelle inconsciente.

Jérémie indexe l'entrée dans son état actuel à une parole de rupture de son “ *père déclarant par téléphone, au patron et amant de sa mère “...inadmissible d'être cocu, non seulement cocu mais...”* ”¹⁷. Il était âgé de 13 ans lorsque, suite à cette parole, “ *tout s'est effondré comme un château de cartes* ” et qu'il a décidé de “ *couper les émissions avec ses parents !* ”. Quatre ans plus tard, l'événement demeure dévoilement brutal du vide entre les parents, écartement destructeur de l'unité du monde infantile. Faute d'une opération possible de détachement et d'inscription d'un trajet singulier de conséquences soutenues subjectivement, le temps écoulé a celé intact le vécu impensable. Jérémie demeure ainsi en retard sur la réalité et sur lui-même. Afin de combler un tel retard, il s'est agi dans le transfert, non pas de fuir en avant dans les interprétations mais plutôt de réaliser un demi-tour vers le point muet de l'interruption afin d'y reprendre le fil dans le creux de la cassure et le dérouler en se détachant de la capture par la source.

De cette première description, se dégage une “formule diagnostique” : “ *décrochage neutre couplé à un épingle à la rancune dans les suites d'une fracture sans possible* ”. D'une part, il est “ *décroché•sans•contact*”, en rupture pudique des émissions, dans le “sale ennui” d'une séparation sans bords ; d'autre part, il est “ *aliéné•confondu•aux•vestiges*”, collé, épinglé, paralysé, enlisé dans la rancune, habité par une peur persistante et tenace l'empêchant d'exister. Cette double caractérisation se figure comme une position d'immobilisation persistante sur la fracture d'une existence intolérablement distendue où plus aucun temps ne s'écoule et où le vide se répand sur la globalité de l'espace intime, monde désert et sans attache dans lequel il s'agit de s'aventurer avec lui.

¹⁷ Cette parole aurait pu être entendue comme le dévoilement de la sexualité parentale, tromperie inacceptable, confrontation de Jérémie avec la violence pulsionnelle du père réveillant ses fantasmes homosexuels naissants, etc. Afin de ne pas devancer arbitrairement Jérémie et lui confisquer sa propre réalité de sujet encore dans les limbes, nous avons opté de nous maintenir au plus près de l'expérience de Jérémie immobilisé sur le moment où son monde s'est écroulé sans pouvoir encore s'inscrire de manière vivante dans l'espace ouvert.



Le diagnostic en tant qu’acte initial d’un traitement ne peut en effet se limiter à caractériser, fusse de manière paradoxale, sa situation mondaine, il exige également de préciser la manière pressentie dont une existence encore en voie de formation muette tente de s’y affirmer. Au cours des rencontres suivantes, nous avons dès lors prêté l’oreille à la manière dont Jérémie tentait de tresser, à rebours du décrochage, une ébauche de lien à travers l’espace sans bord où il est perdu. Ce mouvement, à contre-courant de la déliaison, rendu possible par l’espace du transfert, nous l’avons en outre reconnu dans sa manière d’apporter la métaphore onirique d’un site ouvert à tous vents :

dans une décapotable, une grosse voiture rouge
sur une route *rien sur le côté*
si je ne m’accroche pas à l’autre personne qui se trouve dans la voiture,
je m’envole
une drôle d’impression, une sensation physique d’aller vers l’espace,
le néant *angoissant*
quand je montais, une grande force m’attirait vers l’espace
peur de me perdre... *et personne ne me tenait*

S’est maintenant dégagé l’“oxymore diagnostique” concernant à la fois la situation paradoxale et le sujet se cherchant en son impasse : “Jérémie, égaré *dans un entre-deux sans bords et distancié à l’excès de ce qui ne peut plus lui apparaître, tente de s’accrocher dans le vent du dehors*”.

3.2. ORBE DE LA DRAMATIQUE DE L’APPEL

Afin de lui venir en aide, rétablir une continuité au-delà de la cassure et assurer l’ancrage mobile de son existence et le délivrer des vestiges aliénants, il s’est agi de réaliser dans l’espace du transfert une volte-face pour aborder de front ce qui lui est arrivé. Dans les interstices du complexe du diagnostic, le chemin de retour vers la fracture s’est ouvert par une première confrontation au muet pour ensuite côtoyer la rencontre du sexuel d’abord énigmatique puis dévoilé dans son versant traumatique par la médiation de l’autre, longer la figuration de la cassure et côtoyer la tentation périlleuse de la profondeur et enfin traverser la

question de la violence. Tout au long de ce parcours transférentiel, quelques interventions sur la corde raide et ténue du lien ont permis de rétablir les différences et les places.

Mais il s'agit aussi de noter combien nous avons été interloqué par son angoisse, et son incapacité à parler, ressentant nous aussi la parole coupée

Il nous a fallu, avec lui, rentrer dans l'espace du retard avant de buter contre la déchirure... qui rive et reprend force d'en avant.

Jérémie se décrit perdu dans la dispersion de lui-même et la poussière de son enfance, à l'abandon dans un *décrochage neutre* dans lequel rien ne se passe et rien ne lui arrive. Il se déclare avoir *perdu ses parents*, être tellement séparé qu'il ne ressent même pas ce dont il est séparé. Seule une immense rancœur habite ce vide ou sale ennui.

Dans l'espace d'un "*nous*" du transfert, nous avons alors cherché à aider à Jérémie à rentrer dans l'espace de ce retard afin de réamorcer un nouveau commencement. Il nous a ainsi parlé des rapports pénibles avec son père et du défaut de transmission psychique depuis plusieurs générations, et cela lui a déjà permis de sortir de sa position d'égaré solitaire.

Dans le *sale ennui* de Jérémie nous pouvons reconnaître la version détachée et déserte du *jour*, de la *blancheur de la lacune* ou encore de ce *bleu* dans lequel Hölderlin, perdu en proie aux cris des hirondelles et au grincement des girouettes, tente de sauver de nouvelles formes. La poésie d'André du Bouchet fait sol de ce bleu en y faisant descendre des hampes:

... hampes
qui
descendant
auront
jusqu'au bleu

grandi.¹⁸

... ou une corde

... descendue
la corde

¹⁸ du Bouchet, A., *Ici en Deux*, Mercure de France, Paris, 1986, p 26

parvient à sa hauteur.¹⁹

L'espace du transfert se veut ainsi lieu de parole partagé où puisse *descendre une corde* ou *grandir une hampe* jusqu'à hauteur du sale ennui où Jérémie était égaré.

Lorsque Jérémie a pu *voir* les effets de rupture causés par un traumatisme chez une de ses amies, il est alors parvenu à nous formuler ce qui lui est arrivé. Après avoir été un temps le confident de cette amie, après s'y être un temps dangereusement identifié, Jérémie s'est ensuite appuyé dans la distance sur cette expérience afin de parvenir à formuler, à lui-même et à nous, la rupture de sa propre existence. Alors qu'il ne pouvait rien exprimer de ce qui lui était arrivé, il a pu parler de l'horreur de ce qui est arrivé à son amie et cela lui a servi de amorcer sa capacité à se séparer de lui-même et parler de sa propre expérience. Par ce détour, il a pu se représenter et se figurer à lui-même la brisure qui avait eu lieu.

Un jour, il nous apporte une page d'album photo, sur celle-ci se disposent parmi d'autres deux photos de lui-même âgé 13 ans. Nous demandant de partager sa vision, il nous les commente ainsi:

« Il y a tout dans la différence de regard entre les deux photos: celle-ci avant, [je suis] heureux — celle-là après: [il y a] uniquement de la tristesse. Je suis cassé: d'une minute à l'autre à 13 ans [je me retrouve] sans famille, sans parents, sans maison, tout seul! Mon esprit fonctionne alors différemment, j'évolue différemment. J'ai tout perdu le jour où j'ai entendu cette parole de mon père : ... ».

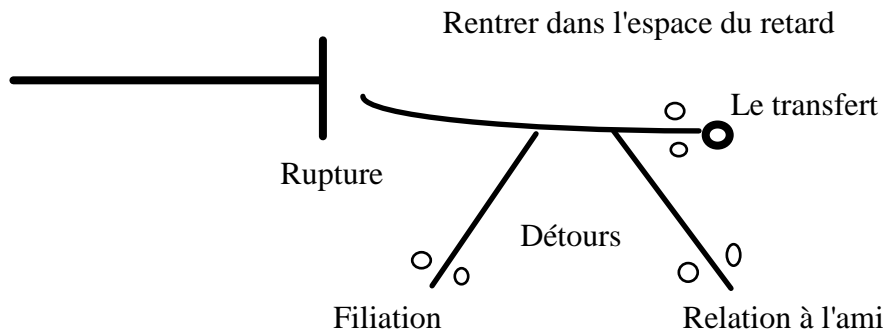
Dans l'instant tout bascule et cela n'a tenu qu'à une parole du père dévoilant brutalement l'inconsistance du couple parental, annulant de ce fait les signifiants qui avaient soutenu Jérémie durant toute son enfance.

Par les détours inhérents à l'espace de parole et de silence du transfert, il parvient finalement à articuler avec peine sa difficulté à être: « *arrive pas ... je* », parole balbutiante que notre écoute a complétée ainsi: « je n'*arrive pas* à être *je* ». Jérémie poursuit: «... *arrive pas à me concentrer... (comme) handicapé... céphalées...* »: les mêmes céphalées atroces dont il a souffert entre 12 et 14 ans se répètent dans l'actuel.

L'espace du transfert, lieu de répétition du moment crépusculaire, se déploie dans une tension difficile à soutenir. Le chemin de *retour* vers le point de rupture s'entremêle avec le réveil de la problématique transgénérationnelle et se connecte à l'expérience de l'amie à qui il est arrivé

¹⁹ du Bouchet, A., *Ici en Deux*, Mercure de France, Paris, 1986, p 13

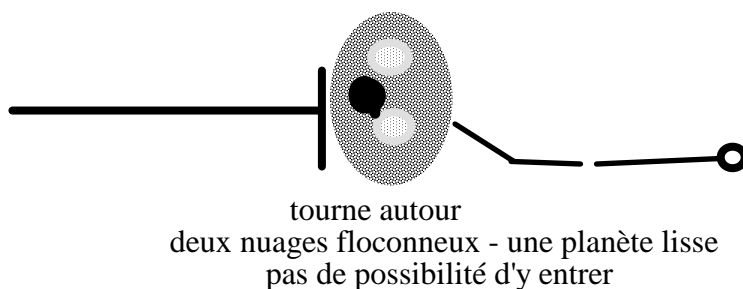
une rupture semblable. Ainsi se rencontre un "nous" pluriel, diffracté dans le transfert, le transgénérationnel et la relation au semblable.



3.3. UNE BUTEE QUI SE FAIT POINT D'ORIGINARITE

Au point d'aboutissement de ce *retour*, lors d'une séance éprouvante, Jérémie va pouvoir énoncer l'impasse et ensuite reprendre, tout autrement, le cours de son existence. Durant cette séance décisive, Jérémie tente à grand peine de faire sortir quelque mot de sa bouche: la lutte de ses lèvres témoigne douloureusement d'élan aussitôt interrompus. Tenu en étau par des céphalées atroces, il transpire intensément. Nous le voyons ainsi cherchant à bégayer le commencement de son *je*, et aucunes de nos paroles qui se veulent apaisantes ne parviennent à atteindre l'expérience angoissante qu'il vit. Finalement, après avoir enduré ces moments pénibles, pour lui et aussi pour nous, Jérémie énonce ces quelques mots entrecoupés de silences, tels des fragments posés sur le vide, le sale ennui et le muet::

«... lorsque je ne pouvais rien dire,... ... je tournais autour d'un amas sans trouver de porte d'entrée, ni de trappe... ... dans le cosmos... ... deux paquets de nuages floconneux... ...au-delà: une boule luisante, une planète lisse... ... il n'y a pas de possibilité d'y rentrer... »

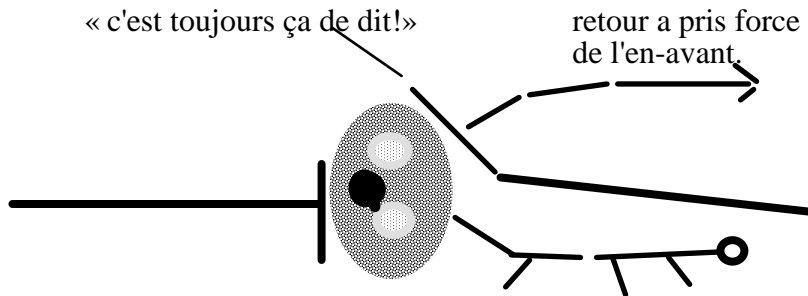


Ces bribes sorties goutte à goutte représentent en quelque sorte une naissance subjective par la traversée de la rupture de la trame. C'est par ces quelques mots qu'il parvient à retrouver un appui qui l'emporte et le sépare de son *sale ennui*. Les mots eux-même décrivent la topologie d'un lieu divisé (*deux nuages*) ménageant un interstice où apparaît un éclat (*planète lisse*) qui fait pont, sans qu'il soit possible désormais d'accéder au-delà (*impossible d'y entrer*).

Cette bascule au point de butée se signe d'un soulagement exprimé au travers du corps et du langage. Tout à coup en effet, au comble de la difficulté à dire, la tension semble se dissiper dans son corps et il déclare alors sur un ton de soulagement libérateur:

« Ouf ! C'est toujours ça de dit ! »

Cet énoncé, qui ne dit rien et ne désigne qu'un *ça*, marque un emplacement et permet la reprise du rythme, la sortie du vertige, le passage à autre chose. La reprise s'est confirmée au travers de ce qu'il a pu dire lors des séances suivantes et par sa manière toute différente de réinvestir alors son existence. Il a pu se réinscrire dans le cours de sa propre vie, dans son *temps*, enfin détaché de ce *sale ennui* où il s'était enlisé. Selon un mouvement de volte, le retour a pris force de l'en-avant:



Dans l'espace du transfert, la corde du langage partagé est descendue à la hauteur de celui qui était resté en retard sur son interruption. Pour réaliser l'opération, il a fallu d'abord repérer les signes objectifs du défaut d'ancrage, mais il a fallu surtout soutenir dans le transfert la praticabilité d'une voie à contre-courant. Sur ce *chemin de retour* vers la discontinuité, les éléments anachroniques et le vécu actuel se sont greffés. La rentrée *mot à mot dans l'espace du retard* a permis de restituer une possibilité de transmission et la parole a pu se rétablir sur la cassure. Jérémie a indexé le passage d'un « Ouf! c'est toujours ça de dit! »: pour sortir du sale ennui il devait parvenir à la substance de lui-même et buter sur le muet.

Une semblable traversée se dessine dans ces quelques fragments écrits par André du Bouchet:

... si je parviens à la substance de ce mur, je serai passé ²⁰

un blanc.

une pierre.

quelqu'un.

un mot: que, sur la

rupture, ou l'interruption,

²⁰ du Bouchet, A., *Rapides*, Fata Morgana, 1979, p 67

carnet d'André du Bouchet retrace le rythme d'un tel engagement:

je suis en retard sur la réalité

urgence

pour la continuité perdue, en faisant demi-tour, de l'aborder de
front

et mot à mot entrer dans l'espace du retard

l'événement reste l'inconnu à cela ouvre une force de
désintéressement

latitude dans l'étau distance respirable dans l'étau

retour

qui a pris force de l'en-avant

tout ce que je discerne — jusqu'aux pierres autour et morceaux
de bois épars aujourd'hui paraît, quand je le vois, appartenir au
monde perdu qu'il n'y a pas lieu de regretter ²³

En abordant de front sa planète lisse sans jamais pourtant pouvoir y entrer (*l'événement reste l'inconnu*) Jérémie a pu réamorcer un commencement et repartir en avant. Cela lui a permis de se décoller de la cassure, de reprendre le cours de sa parole et de son existence. Alors, une fois passé, tout est différent: les anciennes rancœurs et la perte insoutenable ne sont plus que les *traces d'un monde perdu qu'il n'y a pas lieu de regretter*. En rompant ses chaînes avec le passé, la vie se libère:

... la source ne perçoit pas

... à grands pas, cela

se dénoue ²⁴

Notre clinique, aux côtés des adolescents en vertige sur eux-mêmes et menacés de dislocation, tente de donner sa chance à la source et au dénouement. Face péril de l'adolescence, "*nous*" sommes convoqués à *être présents*, à *faire face* sans maîtrise, à disposer l'espace d'un acte et de s'y engager.

Ponctuation conclusive

La pensée du pli événemential et de la poésie d'André du Bouchet sont des appuis pour la

²³ du Bouchet, A., *Carnet*, Fata Morgana, 1994, p 121

²⁴ du Bouchet, A., *Ici en Deux*, Mercure de France, Paris, 1986, p 29

penser.

Si le temps le permettait nous aurions pu poursuivre sur les autres voies d'approche de l'événement adolescent. Cela me aurait permis d'ouvrir sur la possibilité, autour de cette question, de déployer un champ proprement transdisciplinaire. Le réel et l'événement ne se laisse en effet saisir entièrement selon aucune discipline qui chacune pourtant vise une vérité à partir d'un réel — réel comme trou du monde, comme impossible, ou encore comme non encore advenu —, ce qui la différencie d'une science qui prétendrait établir un savoir sur un fonctionnement établi de la réalité. Si nous considérons comme de telles disciplines aussi bien l'approche phénoménologique poussée à la limite, la sorcière métapsychologique irréductible à un modèle de la réalité, la topologie et le mathème comme visée de déploiement de la structure d'un réel, la topologie mathématique et la théorie des catastrophes comme formalisation d'une singularité sans prédictibilité, ou encore la peinture, la poésie et l'architecture, alors ces disciplines pourraient-elles par s'articuler en un entrelac où chacune viserait à sa manière quelque vérité extraite d'un réel ou d'un événement, en l'occurrence ici l'événement de soi-même.

Je ne terminerai sur ce programme.